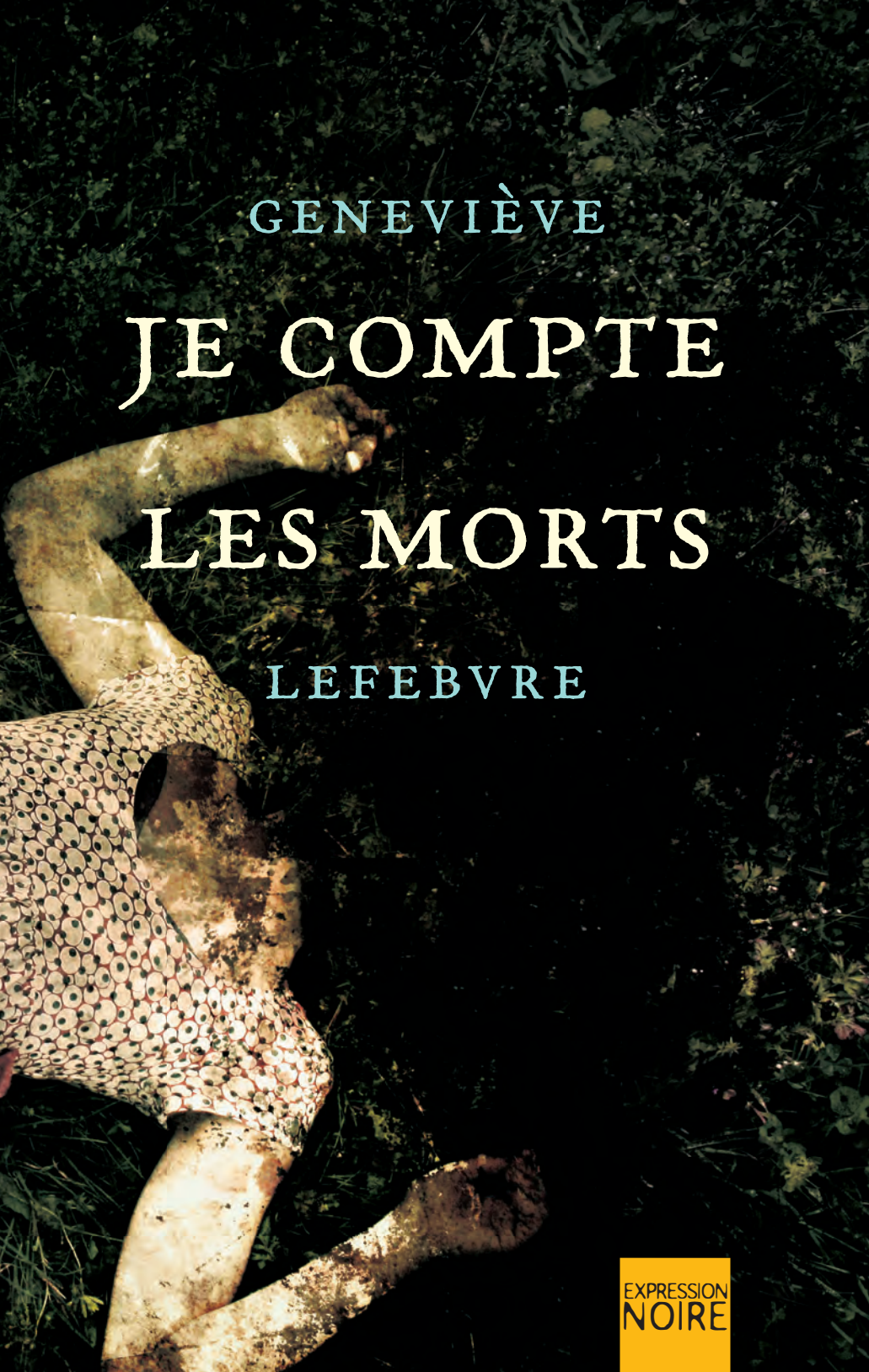
GENEVIÈVE
JE COMPTE
LES MORTS
LEFEBVRE
EXPRESSION
NOIRE

GENEVIÈVE

JE COMPTE LES MORTS

LEFEBVRE

Libre Expression
Une compagnie de Quebecor Media

À Jean-Martin,
qui me prouve tous les jours
que Jean Cocteau avait raison :
« Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour. »

« Ma vengeance est perdue
s'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue. »
Jean Racine, *Andromaque*

Prologue

C'était un crâne parfait. Lustré par le temps, étincelant de blancheur sous le soleil, qui filtrait à travers les branches du grand saule gris. Cet hiver-là, il y avait eu de la neige à battre des records d'écœurement.

La violence du printemps avait fait son œuvre, et la neige se détachait par plaques, emportant avec elle de grandes coulées de boue argileuse jusqu'à la rivière. Le crâne s'était échoué dans un delta de glaise et de glace, niché entre les racines décharnées du saule, à l'entrée de la lisière des minuscules chalets qui longeaient la rivière Rouge.

Où était le reste du squelette ? À qui appartenait le crâne ? Samuel Rondeau, nouvelle recrue de la Sûreté du Québec des Hautes-Laurentides, gratta sa joue constellée d'acné. Ça n'allait pas être simple, non monsieur !

Le crâne pouvait venir de n'importe où en amont. Du camping Joubert fréquenté par la racaille des quartiers ouvriers de Montréal, des propriétés riveraines – presque tous des chalets d'été aux couleurs de bonbons chinois et déserts plusieurs mois par année –, des quelques fermes aviaires qui avaient tenu le coup au fil du temps. Le crâne pouvait aussi avoir voyagé d'encore plus haut,

là où les terres privées du domaine de la fondation Harricana s'étendaient sur une centaine d'hectares. Le camp de vacances, accessible par la route, n'occupait qu'un dixième du domaine. Le reste était demeuré à l'état sauvage, délimité au nord par la montagne et au sud par la rivière Rouge. On pouvait s'y perdre jusqu'à la mort. Et à moins qu'une âme bienveillante n'ait signalé la disparition, c'était le genre d'endroit où un corps pouvait se faire oublier pendant des années.

Rondeau eut un sentiment de satisfaction à l'idée que le crâne orphelin était peut-être celui d'un de ces Montréalais qui venaient traverser leurs forêts en pantalons de ski ridiculement moulants. Un de moins !

Puis, la perspective de l'enquête le ramena à la raison. Des restes humains, ça n'apparaissait pas comme ça. Il fallait un mort… Rondeau continua de gratter un bouton qui lui faisait mal jusqu'à ce que son index soit couvert de sang. À qui appartenait ce crâne inconnu qui était venu s'échouer comme un pirate déchu sur les rives de la Rouge ?

Il allait falloir aviser le laboratoire à Montréal, envoyer les ossements au département d'anthropologie judiciaire, attendre les résultats de la datation, sortir les avis de disparition, vérifier les concordances…

Déjà excédé par la perspective de la paperasse qui l'attendait, Samuel Rondeau s'accroupit pour examiner le crâne. Les deux cavités orbitales le narguaient, aussi vides qu'un regard de gars chaud un soir de divorce. Samuel enligna la tête du mort dans le blanc des yeux.

À travers les cavités, il remarqua un trou de circonférence parfaite qui traversait la partie antérieure du crâne,

au-dessus de l'endroit où la nuque se fait tendre quand il y a encore de la chair autour de l'os… Calibre .45.

Rondeau recula brusquement. Comme si le tueur venait de lui souffler dans le cou. Ce trou dans la tête du mort ouvrait de nouvelles perspectives sur sa découverte. Le propriétaire du crâne de la rivière Rouge était encore un inconnu. Mais la cause de sa mort était limpide. C'était une exécution.

1

La nouvelle de la découverte du crâne mit plusieurs semaines à atteindre la taverne du Gros Bill, l'un des temples de la désillusion alcoolisée de Griffintown. C'était un drôle de quartier : poubelle le jour, coupe-gorge la nuit. Le français et l'anglais s'y tapaient joyeusement sur la gueule, la fine gastronomie y côtoyait la frite au vinaigre, et la verdure luxuriante des berges du canal Lachine tanguait nonchalamment avec les ruelles défoncées de Pointe-Saint-Charles. L'héritage batailleur des Irlandais s'y levait chaque nuit, enflammant rancœurs et passions dans la même étreinte. Dans une ruelle oubliée derrière la rue Green, à quelques centaines de mètres du somptueux marché Atwater, où se tenait le plus beau marché aux fleurs de la ville, on avait mis quatre mois avant de découvrir le cadavre d'une jeune mère de famille, abandonné dans la voiture qui lui avait servi de tombeau. Le rouge et le noir, les roses et la mort.

La taverne du Gros Bill, nichée au plus sordide de la rue Notre-Dame, juste à l'ouest de la rue de la Montagne, était une institution. On y trouvait tout ce que Saint-Henri

comptait d'ouvriers usés, de snitchs toujours prêts à vendre un ami et de has-been qui n'avaient peut-être pas encore dit leur dernier mot. Une faune d'habitués, trop imbibée de mauvaises habitudes pour s'occuper de celles des autres. Ils avaient tous un problème d'alcool. Et pour chacun d'entre eux, c'était le cadet de leurs soucis.

Martin Desmarais, depuis longtemps dépouillé de son titre de sergent-détective enquêteur au SPVM, ne faisait pas exception. Il aimait son Glenkinchie pas trop mouillé et il était chez Gros Bill tous les vendredis. C'était la seule soirée de la semaine où le bar échappait à sa routine en présentant des musiciens de blues. Ils n'étaient pas toujours très bons, mais ils avaient le mérite d'être aussi crinqués à l'héroïne que ceux des bas-fonds de Chicago. Ce vendredi-là, Bo and his Banjo Bros jouait avec la langueur opiacée d'un eunuque obèse.

Martin s'était installé loin du band et à proximité de la porte. Vieux réflexe d'enquêteur qui aimait bien avoir l'œil sur l'ensemble de la salle, se disait-il pour se convaincre. La vérité, c'est qu'il pouvait aller fumer sans traverser la salle encombrée. Le blues sans cigarettes, ce n'était pas vraiment du blues.

Il venait d'allumer une Gauloise quand le vieux Julius vint le rejoindre sous le néon de la marquise. Julius était dentiste. Il tenait cabinet dans un vieil immeuble de la rue Atwater, là où Saint-Henri pouvait presque prétendre avoir des vues sur Westmount. Julius Goldberg buvait trop, mais arrêter aurait fait trembler sa main quand il travaillait. Alors il continuait de boire, « par professionnalisme ». Martin n'aimait pas les dentistes. En plus, ce pauvre Julius avait la poignée de main flasque et moite :

tout ce que Martin détestait. Ils n'avaient rien en commun, sauf cette fidélité pour les soirées blues du Gros Bill, *no questions asked*. Cet accord tacite d'ignorance mutuelle avait jusqu'à maintenant été respecté à la lettre.

Mais ce soir-là, Julius était anxieux et il s'en était ouvert à l'ancien enquêteur. Le dentiste avait reçu une demande du bureau d'anthropologie judiciaire. Ils étaient à la recherche d'une radiographie qui confirmerait l'identité du défunt propriétaire d'une dentition inconnue. Un patient à qui Julius avait probablement fait un traitement de canal ou une extraction de dent de sagesse, comment le savoir ? Il en avait vu, des bouches, en quarante ans de pratique ! Julius était emmerdé. Il n'avait pas encore informatisé son cabinet. Il ne savait plus où il avait mis ses vieux dossiers, dans la cave probablement, il faudrait fouiller, ce serait long, ce serait poussiéreux et ça n'allait pas arranger son asthme. La vérité, c'est que Julius Goldberg avait une peur atavique de la police. De toutes les polices. La Stazi avait fait de lui un orphelin et, comme il aimait le répéter même à ceux qui ne voulaient pas l'entendre : « J'ai le devoir de mémoire. »

— Il va falloir que je fouille dans mes archives. Ça va me prendre du temps. Ça va se savoir dans le quartier, c'est pas bon pour mon cabinet. Moi, monsieur Desmarais, je fais mon métier honnêtement, alors je veux pas d'ennuis.

Martin aurait bien aimé lui dire que des ennuis, il n'en aurait pas s'il n'avait rien à se reprocher. Mais ça ne marchait pas comme ça dans la police, ça ne marchait pas comme ça dans le système de justice et ça ne marchait certainement pas comme ça dans la vie. De ses vingt-cinq

ans de service, Martin avait retenu une grande constante : c'était toujours à ceux qui avaient le moins à se reprocher qu'on causait le plus d'emmerdes.

— Ils cherchent simplement une radiographie pour une identification.

— Je sais, je sais, mais…

— C'est ce qu'ils font quand le squelette a été nettoyé de sa chair par les vers et qu'il ne reste plus rien sauf les dents.

Le visage du dentiste se crispa. Il n'avait manifestement aucune envie de visualiser le visage d'un ancien patient se faisant dévorer par les vers… Martin sentit l'agacement monter et il expira une longue bouffée de Gauloise au visage du dentiste. Il n'avait qu'à pas demander, ce con. Ça l'emmerdait de socialiser un soir de blues. Ça l'emmerdait d'autant plus qu'il n'aimait pas parler de son ancien métier, encore moins avec un dentiste à tête d'œuf.

Alors Martin fit la seule chose qui lui paraissait acceptable. Il mentit à Julius :

— Vous n'aurez pas d'ennuis si vous n'avez rien à vous reprocher.

Julius prit l'air douloureux de l'homme qui sait qu'on le prend pour une valise.

— C'est ce qu'ils ont dit à mes parents avant de les gazer…

— Ça n'arrivera pas ici, dit Martin, tout à coup gêné. C'est vraiment une formalité, vous ne serez pas inquiété.

— Ah, ça, c'est sûr que j'ai rien à me reprocher. Je ne suis quand même pas responsable de ce que font mes patients quand ils ne sont pas dans ma chaise.

Martin sentit la décharge électrique. Très légère, impossible à ignorer. Celle de l'instinct qui lève le nez au vent, truffe frémissante. Il résista à l'envie de poser une question directe. Il opta pour la blague légère :

— Avec la quantité de bums qui se sont fait arranger le portrait dans le quartier, il y en a qui ont dû avoir besoin de nouvelles dents, c'est clair.

Le dentiste eut un petit rire. Celui de l'homme fier d'afficher qu'il a déjà soigné le comptable d'une grande vedette. C'était toujours en provoquant un ego en manque d'attention que Martin réussissait à les faire parler. Toujours. L'homme est une bestiole prévisible.

— Personne ne pense que les bandits vont chez le dentiste. Mais j'en ai vu, du monde, dans ma chaise. J'ai même vu des criminels endurcis avoir peur de moi.

— Tout le monde a peur du dentiste.

— Pas tout le monde. Celui qu'ils cherchent, il n'avait pas peur de moi. D'ailleurs, je lui ai arraché les quatre dents de sagesse le même jour.

Martin resta silencieux. Il savait que l'autre se mourait de raconter son histoire. Que le reste viendrait. C'était exactement comme avec les femmes. Au moment de les cueillir, il ne fallait surtout pas pousser… Rester désinvolte avait été le secret de sa réussite avec les femmes et ceux qu'il voulait faire parler. Martin s'offrit même le luxe de feindre un départ nonchalant pour l'intérieur du bar. Julius cracha aussitôt le nom.

— C'est le dossier du petit Boyle qu'ils veulent.

Le cœur de Martin Desmarais se mit à battre au ralenti, avec cet écho sourd qui résonne jusque dans la tête. Le petit Boyle… Tout à coup, il fallait qu'il sache.

— Le petit Boyle ?

— Je voulais dire le plus jeune… Patrick Boyle.

Un nuage de ouate se répandit dans tout le corps de Martin. Les oreilles qui bourdonnent. Le cerveau qui refuse de bouger, aveuglé par la lumière des phares. Patrick Boyle… Une pièce de casse-tête qui se love contre son âme sœur parfaitement huilée malgré les années, malgré le vacarme et la fureur des événements passés. Patrick Boyle… Beau comme Ryan O'Neal du temps de Barry Lyndon. Le seul de la famille qui n'avait pas de casier judiciaire. Tous les frères Boyle étaient des voyous, des mercenaires à la petite semaine, engagés par les Sullivan pour cogner. Tous sauf Patrick.

Outre le fait qu'il était né dans une famille d'ordures, on ne lui connaissait pas de mauvaises fréquentations. Il s'occupait de ses affaires, ouvrier le jour, boxeur le soir… Il voulait ouvrir un centre d'entraînement, se marier. Et puis, sur un coup de tête, Patrick était parti. Il avait quitté sa job, sa famille, son entraîneur, la fille avec qui il sortait… Sa mère disait qu'elle avait reçu des coups de téléphone, ses frères brandissaient des cartes postales de la Californie signées de sa main. Comme s'ils avaient su lire, ces attardés-là… La légende voulait que Patrick soit devenu machiniste sur les plateaux de cinéma hollywoodiens.

« Tu parles… » se dit Martin. Tout lui revenait, limpide et brûlant comme une rasade de vodka pure. C'était il y avait plus de vingt-cinq ans. La dernière nuit d'une canicule qui avait écrasé la ville. Cette nuit-là, juste avant l'aube, Martin Desmarais avait pris la déposition d'une fille. Cette nuit-là, pendant un bref instant, le jeune

policier ambitieux qu'il était s'était imaginé que justice serait faite grâce au témoignage d'une fille au corps meurtri comme un fruit explosé par le soleil.

Martin se souviendrait toute sa vie de cette fille dont la rage suintait par tous les pores de sa peau. Elle tremblait d'une fureur au-delà de la douleur et de l'humiliation. Au creux du visage déformé par l'enflure, la transparence de ses yeux d'émeraude était d'une pureté inoubliable.

Cette nuit-là, Martin Desmarais n'avait pensé qu'à une chose. Grâce à cette fille vandalisée, l'héritier du clan Sullivan tomberait. Ce serait un grand coup dans sa carrière. Il avait presque réussi à occulter la fille qu'il avait eue devant lui.

Vingt-quatre heures plus tard, la dernière de ses illusions s'était écrasée avec le bruit mou d'un talon qui s'enfonce dans une merde encore chaude, et la fille aux yeux verts avait disparu de sa vie. Il n'y avait que pour sa mémoire qu'elle était devenue une absence obsédante.

Martin vida son verre, l'esprit en bataille. Son arthrite venait de se réveiller et ses mains le faisaient souffrir. À l'intérieur du bar, le saxophoniste s'approchait de l'orgasme, porté par *House of the Rising Sun*. En une fraction de seconde, Martin passa de l'enchantement que lui procurait habituellement le blues à l'agacement. Sa tête avait besoin de silence, et lui, il avait besoin de réfléchir. Il tourna les talons sans même répondre au vieux Julius, qui lui demandait quelque chose. Martin accéléra. Il ne voulait pas l'entendre.

Sur Notre-Dame, il n'y avait pas un chat… L'avantage de vivre dans un quartier dangereux, c'est qu'on avait la paix. Aucun touriste de la banlieue ne s'aventurait à

l'ouest de Saint-Laurent, encore moins en bas de Sainte-Catherine. Brièvement, Martin eut envie d'appeler Pierre-Léon, un pote qui conduisait un taxi la nuit. Puis il renonça. Marcher lui permettrait de penser… Il marcherait son coin de ville comme un paysan marche sa terre, du pas solide de celui qui connaît intimement le relief du territoire.

Sous l'effet de la marche, le chaos cédait la place à la concentration. Malmené par l'annonce de la découverte du crâne des Hautes-Laurentides, l'ordre revenait tranquillement dans ses pensées. Si Patrick avait été exécuté, ce dont Martin était maintenant persuadé, ça changeait tout. Quoi encore, l'ancien enquêteur n'arrivait pas à l'articuler clairement. Mais ça changeait tout. Pas pour lui, non. Pour lui, il était trop tard. Sa carrière était terminée, sa solitude assumée, son deuil accompli.

Mais pour *elle*, dont il s'était si peu préoccupé le soir où elle s'était présentée devant lui, pour elle, ça changeait tout.

À condition que quelqu'un la mette au courant, évidemment.

*

Elle avait reçu l'entrefilet par la poste, dans une enveloppe anonyme. Quelques lignes. On avait retrouvé un crâne vieux d'un quart de siècle sur une berge de la rivière Rouge, celui d'un homme encore jeune qui avait été abattu d'une balle de calibre .45. La victime n'avait toujours pas été identifiée. Pendant quelques secondes, parfaitement immobile, elle avait eu l'impression de se noyer, la tête laiteuse et la poitrine brûlée de l'intérieur. Il

n'y avait qu'une seule raison qui justifiait qu'on la mette au courant de cette nouvelle qui n'intéressait personne. Quelqu'un, quelque part, voulait qu'elle sache qu'on avait retrouvé des restes humains en amont du camp.

Elle n'avait aucune idée de l'identité de celui qui lui avait fait parvenir la coupure de presse. À la limite, ça ne l'intéressait pas. Une seule question la préoccupait : l'identité du mort.

Le lendemain, elle avait reçu une autre enveloppe anonyme. Un tabloïd rapportait la mort d'un dentiste renversé par un chauffard. L'auteur du délit de fuite n'avait pas été retrouvé, l'enquête suivait son cours. Immobile dans l'entrée de sa maison, elle avait laissé cette deuxième information faire son chemin. Puis elle avait entendu le grondement feutré du moteur de la jeep Mercedes qui ralentissait devant chez elle. Elle n'avait pas eu besoin de se retourner. Elle savait. Au fond, elle avait toujours su.

L'enquête policière ne donnerait rien, on ne retrouverait jamais le chauffard, on n'identifierait jamais le crâne d'un jeune homme exécuté il y avait déjà vingt-cinq ans. Il n'y avait rien à attendre de la justice, une institution à l'abri « du bruit et de la fureur, menée par des idiots et qui ne signifiait rien ».

Ses doigts bagués crispés sur l'enveloppe blanche, elle leva les yeux vers lui. Il venait vers elle comme il l'avait toujours fait : avec certitude. C'est à ce moment-là qu'elle avait eu une vision limpide de ce qu'elle allait faire. Pour ça, elle avait besoin de quelqu'un qui sache écrire.